

Article

« *Meliador* de Jean Froissart, son importance littéraire : le vrai dans la fiction »

Peter F. Dembowski

Études françaises, vol. 32, n° 1, 1996, p. 7-19.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036007ar>

DOI: 10.7202/036007ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Meliador de Jean Froissart, son importance littéraire: le vrai dans la fiction

P. F. DEMBOWSKI

Pour les écrivains français du Moyen Âge, le problème du vrai et du fictif semble, en apparence, plus simple que de nos jours. On condamne le *feint*, pour employer le terme de l'époque, et on prétend que tout ce que l'on écrit est vrai. On insiste sur la sincérité, sur la vérité psychologique du chant courtois. On présuppose l'historicité des chansons de geste et des récits hagiographiques sans pourtant se pencher sur ce que nous appelons la vérité historique¹. C'est dans les romans que la situation est la plus nuancée. Ceux-ci sont attaqués. Par exemple, Thomas de Cobham, auteur d'un manuel pour

1. Les chroniqueurs dont l'attitude envers la véracité nous intéresse le plus ici insistent sur leur rôle de témoins oculaires ou auriculaires des événements décrits. Jean Froissart, comme ses prédécesseurs, souligne le fait qu'il raconte des choses vues ou entendues. Le problème de la vérité des *Chroniques* de Froissart a été récemment réexaminé par Peter F. Ainsworth dans *Jean Froissart and the Fabric of History. Truth, Myth, and Fiction in the Chroniques*, Oxford, Clarendon Press, 1990; voir surtout les chapitres «The Quest for Truth» et «The Transmission of Truth» p. 140-215.

confesseurs, condamne purement et simplement les romans². Les romanciers ont toujours usé de toutes sortes de stratagèmes pour justifier la prétendue véracité de la matière pré-téée, ou du moins pour disculper l'auteur. Ils insistent sur le fait que leur matière est vraie, qu'elle n'est qu'un simple remaniement, une continuation, que cette matière provient des contes bretons, qu'elle leur a été fournie par un mécène, qu'elle a été trouvée dans un vieux livre, etc., et par là, témoignent du fait que la dichotomie séculaire de la *Dichtung und Wahrheit* préoccupait non seulement les moralistes du temps mais les romanciers eux-mêmes.

Heureusement pour la littérature d'imagination, on découvre, ou plutôt on redécouvre assez tôt que le songe n'est pas mensonge. C'est ce principe, évoqué sans doute en réponse à la critique d'un Thomas de Cobham, qui permettra une entrée dans le monde des rêves et des visions, c'est-à-dire une entrée dans le merveilleux. Heureusement aussi pour la littérature tout court, on insiste davantage sur la vérité morale du récit, à savoir sur la vérité du *bonum exemplum*. C'est comme toujours dans la prédication, ainsi que dans la littérature romanesque (mais peut-être à un moindre degré) la *cura animarum* a préséance sur la vérité historique. Afin que tous les exemples, si souvent peu édifiants, des *Métamorphoses* soient admis dans la littérature française du XIV^e siècle, il a fallu qu'Ovide devienne l'*Ovide moralisé*. Les véritables penseurs de l'époque, surtout ceux qui citaient avec enthousiasme les *poetae*, c'est-à-dire les écrivains de l'antiquité gréco-latine, étaient fort conscients de ce fait : «... quoniam et mendacia poetarum serviunt veritati», cette formule saisissante de Jean de Salisbury³, écrite vers 1170, c'est-à-dire vers l'époque où Chrétien de Troyes mettait la première main à son œuvre, résume de façon lapidaire cette préséance de la vérité morale sur la vérité historique.

La bataille réaliste, si elle a effectivement eu lieu dans les lettres françaises du Moyen Âge, a été de fait gagnée, du moins dans le cas des romans, grâce à une combinaison des causes mentionnées ci-dessus, et aussi ne l'oublions pas, grâce aux éléments réalistes que l'on retrouve surtout dans les

2. Thomas de Cobham a rédigé son manuel vers 1215. Il y loue ainsi ceux « [...] qui cantant gesta principium et vitas sanctorum et faciunt solatia hominibus [...] », mais condamne tous les autres, y compris ceux qui « frequentant publicas potationes et lascivias congregationes ut cantant ibi lascivias cantilenas, ut moveant homines a lasciviam, et tales sunt damnabiles sicut et alii ». *Summa confessorum*, éd. Francis Broomfield, « Analecta Mediaevalia Namurcensia », n° 25, Louvain et Paris, Nauwelaerts, 1968), p. 292.

3. *Ioanis saresberiensis episcopi carnotensis polycratici, sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum libri viii*, éd. Clemens C. I. Webb, Oxford, Clarendon Press, 1909, vol. I, p. 186.

détails des romans⁴, même les plus merveilleux et les plus fantastiques. On peut chasser le réel, il revient au galop. Toujours est-il que, surtout après la parution de la première partie du *Roman de la Rose*, les romanciers se sentent plus ou moins libres non seulement de remanier ou de continuer en vers et en prose⁵ les romans qui existent, mais aussi d'en composer de nouveaux, sans pourtant abandonner les différentes *protestationes veritatis* inventées par leurs prédécesseurs. Les auteurs des romans tardifs, y compris Froissart, le feront aussi. Il serait erroné de considérer ces protestations comme de simples poncifs hérités. Elles gardent toujours une certaine signification, précisément parce que ni la vérité absolue ni la fiction pure ne sont vraiment possibles dans la création littéraire. Et si certains moralistes du Moyen Âge se trompaient en condamnant toute invention comme mensongère, certains critiques modernes se trompent eux aussi en réduisant tout aspect de la réalité au verbal, au « texte ». Il y a du réel et du fictif dans toute création littéraire.

Afin d'examiner cette coexistence du vrai et du vécu avec l'imaginé et le fictif, nous voudrions revenir sur un sujet auquel nous avons déjà accordé beaucoup d'attention par le passé. Dans notre *Jean Froissart and his Meliador. Context, Craft, and Sense*⁶ nous avons examiné divers aspects de ce dernier

4. Voir à ce propos la thèse d'Anthime Fourier, *Le Courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Âge*, Paris, Nizet, 1960.

5. L'introduction de la prose (au commencement dans les traductions, les remaniements et les continuations) est aussi liée au problème de la vérité. Ainsi Boncompagno da Signa (maître de la rhétorique à l'Université de Bologne) déclare : « *Tota scriptura trahit originem a prosa. Nam rithmi et metra suunt quedam mendicata suffragia, que a prosa originem trahunt.* » Carl Sutter, *Aus Leben und Schriften des Magisters Boncompagno : Ein Beitrag zur italienischen Kulturgeschichte im Dreizehnten Jahrhundert*, Freiburg et Leipzig, Mohr, 1894, p. 106. Cette déclaration péremptoire (faite dans un *ars dictaminis*, Palma, composé en 1198) trouve un écho dans la traduction en prose française de la *Chronique* du Pseudo-Turpin faite en 1202 par Nicolas de Senlis. S'adressant à la comtesse de Saint-Pol, il s'en prend d'abord aux versions rimées françaises : « Maintes gens si en ont oï conter et chanter, mes n'est si mençoenge non ço qu'il en dient e en chantent cil chanteor et cil jogleor. Nus contes rimés n'est verais, tot est mençoengie ço qu'il dient [...] », déclarant ensuite que [la comtesse] « si me proie que je le mete de latin en roman sans rime[...] ». Georges Doutrepoint, *Les Mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIV^e au XVI^e siècles*, Bruxelles, Mémoires de l'Académie royale de Belgique, 1939, p. 385. Doutrepoint (aux p. 380-413) offre d'autres exemples de cette identification de la prose avec la vérité aux XIV^e et XV^e siècles.

6. « The Edward C. Armstrong Monographs on Medieval Literature », n° 2, Lexington, French Forum, 1983. Avant cette date, nous avons publié une étude préliminaire « Considérations sur *Meliador* » dans *Études de Philologie Romane et d'Histoire Littéraire offertes à Jules Horrent à l'occasion de son soixantième anniversaire*, éd. Jean Marie d'Heur et Nicoletta Cherubini, Liège, s. n., 1980, p. 123-31.

des romans arthuriens en vers octosyllabiques qui ne soient ni continuation ni remaniement. Nous revenons à *Meliador* précisément parce qu'il a été considéré comme une œuvre totalement dépourvue non seulement de vérité historique, mais de réalisme pur et simple. Son éditeur, Auguste Longnon⁷, avait émis (il y a cent ans déjà) des jugements repris par les rares critiques⁸ qui se sont intéressés au roman de Froissart. Longnon reproche à *Meliador* d'être d'abord abstrus et de comporter un trop grand nombre de héros. Il y voit un manque d'unité :

[...] l'intérêt du lecteur se concentre à certains moments sur des personnages qui, dans une œuvre mieux composée, ne se présenteraient pas avec le même relief. Agamanor et Phénonee d'une part, Sagremor et Sébille de l'autre, font trop souvent oublier les véritables héros du roman. (p. vi)

Notre objet n'est pas ici de répondre en détail à ces critiques. Il suffit de dire que la longueur du récit est liée au goût de l'époque, et que le nombre de personnages est dû à la longueur du récit, ainsi qu'au principe de l'entrelacement, que Froissart a perfectionné peut-être au détriment de l'appréciation des lecteurs des XIX^e et XX^e siècles, mais *de gustibus...* Plus sérieuse est sa critique du manque d'unité de l'action. Comme la première critique, elle est anachronique (qui est le véritable héros du *Conte du Graal*, Perceval ou Gauvain?). Mais il y a plus : ni Meliador et sa future épouse, Hermondine, ni Agamanor et Phenonee, ni Sagremor et Sebille ne sont les véritables héros du roman. *Meliador* ne compte aucun protagoniste, pas plus qu'il n'y en a dans les *Chroniques*⁹ ou, plus exactement, dans les deux cas le protagoniste est collectif. Le véritable héros de ces deux œuvres, c'est la chevalerie européenne, collective, hiérarchisée. Meliador, fils du duc de Cornouailles, n'est qu'un *primus inter pares*

7. *Meliador. Roman comprenant les poésies lyriques de Wenceslas de Bohême, duc de Luxembourg et de Brabant*, 3 vol., « Société des Anciens Textes Français », Paris, Firmin-Didot, 1895-1899.

8. Voir ainsi : Mary Darmesteter, *Froissart*, « Les Grands Écrivains Français », Paris, Hachette, 1894; Frederick Sidney Shears, *Froissart : Chronicler and Poet* (London, Routledge, 1930, réimprimé en 1972); Maurice Wilmotte, *Froissart* (Collection « Notre Passé », Bruxelles, Renaissance du Livre, 1943; Bartlett Jere Whiting, « Froissart as Poet » *Medieval Studies*, n° VIII, 1946, p. 189-216; Julia Bastin, *Froissart : Chroniqueur, romancier et poète*, 2^e éd., Bruxelles, Office de Publicité de la Collection nationale, 1948. Tous ces critiques réitèrent l'attitude de Longnon, y compris l'accusation du « donquichottisme » du *Meliador*. Seule Julia Bastin souligne que les lecteurs intelligents de l'époque prisaient beaucoup le roman. Shears, un Écossais, analyse un épisode, où il entrevoit la couleur locale écossaise (p. 213-15).

9. En ce qui concerne les *Chroniques*, on pourrait avancer la thèse que le protagoniste en est Froissart lui-même.

parmi ces jeunes et innocents chevaliers arthuriens. Il est vainqueur de trois grands tournois et, avant cela, vainqueur du duel contre Camel de Camois, chevalier *amoureux*, comme tous les autres, mais impétueux, cruel et agressif. Meliador élimine ce perturbateur de la paix courtoise au v. 9100, concluant ainsi la trame initiale du roman, qui n'en continuera pas moins pendant plus de 20 000 vers.

C'est le troisième point de la critique de Longnon qui nous intéresse ici, et plus particulièrement la relation entre ce roman et la réalité historique et sociale du temps. À la fin du résumé, Longnon fait l'observation suivante :

La lecture de *Méliador* donne exactement l'impression de l'un de ces romans de chevalerie qui troublèrent la cervelle de Don Quichotte. De même que les livres composant la bibliothèque du bon hidalgo, il renferme le récit de prouesses de chevaliers errants, et cette expression même de « chevaliers errants » y est couramment employée pour désigner Méliador et ses émules. On ne voit, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, que des chevaliers rêvant à la conquête d'une princesse qui les appellera à partager son trône. Toujours prêts à défendre l'innocence opprimée en la personne d'une jeune et belle héritière, ils se montrent après la victoire d'un absolu désintéressement et n'imposent jamais au vaincu qu'un seul engagement : celui de ne plus combattre avant d'avoir fait, à la cour du roi Artus, le récit public de sa défaite [...] (p. xlii).

Il n'y a pas de doute que l'éminent philologue se trompe ici, et que ce sont les circonstances de la découverte et de la publication de ce roman qui sont responsables, du moins en partie, de la réception critique de *Meliador*. Examinons brièvement ces circonstances.

L'existence de cette œuvre était connue depuis sa composition. Froissart la mentionne lui-même au moins trois fois. Dans son *Paradis d'Amour*, il dresse la liste des grands amants romanesques qui habitent ce paradis des amoureux. Dans la liste d'amants anciens et arthuriens, nous trouvons :

Et chils a che biel Solel d'Or,
On l'appelle Melyador,
Tangis et Camel de Camois
Sont la ensus dedens ce bois¹⁰.

Ses *Chroniques* et le *Dit dou Florin* offrent plus de détails. Dans ce dernier, Froissart raconte qu'en 1388, lors de sa visite

10. Jean Froissart, *Le Paradis d'Amour, L'Orloge amoureux*, éd. Peter F. Dembowski, Genève, Droz, 1986, v. 985-88. Le fait que ces vers représentent sans doute une interpolation (*Le Paradis* a été composé quelque vingt ans avant *Meliador*) n'est pas notre propos ici.

chez Gaston Phébus, comte de Foix dans son château d'Orthez, où :

[...] toutes les nuis je lisoie
 Devant lui et le solaçoie
 D'un livre de Melyador,
 Le chevalier au soleil d'or,
 Le quel il ooit volentiers
 Et me dit « C'est uns beaus mestiers,
 « Beaus maistres, de faire tels choses. » (v. 294-99¹¹)

Mais le texte de ce roman, évidemment fort apprécié des chevaliers tels que Gaston Phébus, est longtemps resté inconnu des érudits. En 1891, Longnon, examinant un registre légal de Cloux, près de Semur-en-Auxois, y découvre quelque 516 octosyllabes. Il reconnaît les noms propres mentionnés dans le fragment, et publie le résultat de sa trouvaille sous le titre : « Un Fragment retrouvé de *Meliador* de Froissart¹² ». Deux ans plus tard, en novembre 1893, il tombe sur le manuscrit Bibl. nat., fonds fr. 12557, catalogué comme *Le Roman de Camel et d'Hermondine* et portant sur la reliure du commencement du XIX^e siècle : *Roman du roy Artus*¹³. Il l'identifie immédiatement comme le *Meliador*, perdu, pour ainsi dire, au milieu des collections de la Bibliothèque nationale. Il manque deux feuillets au manuscrit, mais plus sérieuse est la lacune finale, car le texte s'achève brusquement au moment où Froissart va mentionner Venceslas de Luxembourg¹⁴ :

Ains que j'en die avant
 Nommer nom et surnom devant
 Dou gentil signour, qui ce livre
 Me fist faire et qui me delivre. (v. 30768-71)

Longnon se met au travail et au cours des six années suivantes il publie *Meliador*, en trois volumes. Son édition est

11. « *Dits* » et « *Débats* » avec en appendice quelques poèmes de Guillaume de Machaut. Éd. Anthime Fourier, Genève, Droz, 1979, p. 183. Dans ses *Chroniques*, XII, éd. Albert Mirot, Société de l'Histoire de France, Paris, Champion, 1931, p. 75-76, Froissart offre même plus de détails sur sa visite chez Gaston Phébus à qui il a lu son *Meliador*.

12. *Romania*, vol. XX, 1891, p. 403-16.

13. Ce second titre a été inspiré par le premier vers du roman.

14. Froissart parle avec reconnaissance de l'incorporation des poèmes de son patron dans le *Dit dou Florin* et dans les *Chroniques*. Venceslas n'était pas grand poète. Pour la façon dont ses poèmes ont été insérés dans *Meliador*, voir l'excellente étude de Douglas Kelly qu'on trouve en appendice de son *Medieval Imagination : Rhetorics and the Poetry of Courtly Love*, Madison, University of Wisconsin Press, 1978, surtout p. 243-55.

méticuleuse, mais sa méthode et ce qui en découle, à savoir son appréciation du roman, nous laisse croire que le découvreur de *Meliador* n'était pas nécessairement l'éditeur idéal pour ce roman. D'abord la méthode : suivant les exigences de la Société des Anciens Textes Français, Longnon fait précéder le texte d'une analyse ligne par ligne du contenu. Un tel résumé est certainement précieux pour le lecteur moderne d'un roman compliqué, à condition qu'il soit de dimensions modestes. Il le prépare à suivre les vacillations de la trame et à se concentrer sur les détails de la narration. Mais un résumé ligne par ligne d'un roman de plus de 30 000 vers ignorant les problèmes de structure et de division devait s'avérer désastreux. Le résumé de Longnon comprend 34 pages imprimées en petits caractères. Nous sommes convaincu que sa longueur même a non seulement découragé le lecteur moyen de plonger dans sa lecture, mais, ce qui est plus important, l'a peut-être empêché d'en reconnaître la cohérence, l'*ordonnance*, comme aurait dit Froissart. Le résumé ligne par ligne a pour résultat d'occulter l'organisation du roman¹⁵, déjà masquée par la technique de l'entrelacement.

Longnon reproduit très fidèlement le manuscrit du fonds fr. 12557, y compris les alinéas indiqués par les lettrines du manuscrit. Or ces divisions exécutées par le copiste plutôt que de révéler les véritables divisions de la matière, les cachent souvent. Un exemple suffira. La fin du prologue (v. 43) n'a pas été signalée par une lettrine au v. 44. Omis du résumé, ce prologue est passé inaperçu des critiques jusqu'à A[rmel] H[ugh] Diverres¹⁶, le premier critique, à notre sens, à avoir saisi le « réel » de *Meliador*. Or ce prologue est très important pour le réel romanesque¹⁷. Froissart y définit clairement l'époque où il situe son roman :

En ce temps que li rois Artus
Qui tant fu plains de grans vertus,
De sens, d'onneur et de larghesse,
Regnoit au point de sa jonece,
Et qu'il commençoit a tenir

15. Albert Henri a démontré qu'un long résumé d'un long roman (*Cleomades* comporte 18 698 vers) peut très bien mettre en relief l'organisation et la cohérence dudit roman. Voir *Les Œuvres d'Adenet le Roi*, vol. V, 2^e partie, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1971, p. 583-603.

16. «The Geography of Froissart's *Meliador*», *Medieval Miscellany Presented to Eugène Vinaver by Pupils, Colleagues and Friends*, Manchester, University of Manchester Press et New York, Barnes & Noble, 1965, p. 97-112, voir surtout p. 97.

17. Assez important pour être réitéré par Froissart aux v. 11 684-95.

Grans feste et a retenir
Chevaliers pour remplir ses sales [...] (v. 1-7).

À cette époque, dit le poète, il y avait moins de terres cultivées et la vie était plus rude qu'au temps de Froissart, «Ce savons nous par les hystores / Qui trettent dou temps de jadis» (v. 26-27). C'était l'époque :

Environ ou .ix. ans ou .x.,
Avant que li preus Lancelos,
Melyadus, ne li rois Los,
Guiron, Tristrans, ne Galehaus,
Gauwains, Yewains, ne Perchvaus,
Ne chil de la Table Reonde
Fuissent cogueü en se monde [...] (v. 28-34).

Ce jeune monde arthurien était innocent, sans nuages menaçants à l'horizon, car «Ne [...] de Merlin on eüst/Cognaissance, ne c'on seuist/Nulle riens de ses prophesies» v. 35-36. Froissart conçoit ainsi *Meliador* comme une narration des *enfances* de la Table ronde, pendant lesquelles «Plusieurs belles chevaleries/Avinrent en la Grant Bretagne» (v. 38-39).

Pour peindre ces *belles chevaleries*, il introduit dans *Meliador* une foule de jeunes chevaliers «originaux», c'est-à-dire inventés par lui, qui côtoient ici et là les «vrais» chevaliers arthuriens. Ces derniers ne jouent aucun rôle actif dans le roman¹⁸, mais ils sont importants pour d'autres raisons : ils sont le gage de l'authenticité arthurienne de son récit, un peu comme la figure quelque peu hollywoodienne de Lancelot garantit l'«authenticité» des Médiévales de Québec en 1995.

En bref, c'est moins Longnon éditeur que Longnon critique qui s'est mépris. Il l'a fait explicitement en inculpant le roman de Froissart de «don-quichottisme» et implicitement en omettant de mettre en relief sa cohérence. Mais il faut, bien sûr, comprendre Longnon et, ce qui est plus important, comprendre les courants philologiques de l'époque. La formation professionnelle de Longnon l'avait mal préparé pour une appréciation purement littéraire de *Meliador*. Excellent archiviste, historien de la littérature et surtout éditeur de textes anciens, ses principales recherches consistaient à déterminer la présence des *realia* historiques : ainsi il avait recherché les vrais personnages historiques derrière les héros de *Huon de Bordeaux*¹⁹, de même que dans *Les Quatre fils*

18. Seuls les «vrais» chevaliers arthuriens Agravaïn (frère de Gauvain, donc neveu d'Arthur) et Segremor jouent un rôle définitif dans *Meliador*.

19. *Romania*, vol. VIII, 1879, p. 1ss.

Aymon²⁰. Son édition de *Raoul de Cambrai*²¹ est accompagnée d'une étude concernant la réalité historique de certains personnages et événements. (Plus tard, il reviendra sur ce sujet dans deux études de *realia* historiques²²; il y combattra la thèse de Joseph Bédier sur l'origine plus littéraire de la chanson, inventée, selon lui, par les clercs de Saint-Géry de Cambrai.) Le chef-d'œuvre de Longnon est sans aucun doute son édition critique de François Villon²³, publiée juste avant sa découverte du manuscrit de *Meliador*. Cette édition suit deux de ses études : l'une portant sur l'historicité de certains légataires du *Testament*²⁴ et l'autre sur la biographie de Villon²⁵.

Le saut du réalisme âpre de Villon, de sa poésie dite personnelle si goûtée par le public du temps, au monde de l'idéal chevaleresque a dû être très difficile pour le sérieux archiviste. Il est donc naturel qu'il soit vite arrivé à considérer l'énorme et complexe matière de *Meliador* sinon comme folle, du moins comme menant à la folie. De plus, il aurait sans doute pardonné à Froissart, si son *Meliador* à la façon de *Huon de Bordeaux*, des *Quatre fils Aymon*, de *Raoul de Cambrai*, ou de Villon, avait présenté de « vrais » personnages ou de « vrais » événements historiques qu'un bon érudit aurait pu identifier. Or, à l'exception de son mécène, Venceslas de Luxembourg dont Froissart insère 79 poèmes lyriques (voir note 14), aucun autre *realium* de la sorte n'existe dans *Meliador*. Aucun personnage historique ne se laisse identifier derrière les chevaliers du roman²⁶. Pas une bataille romanesque qui puisse être rapprochée de vraies batailles historiques. De ce point de vue, *Meliador* est une fiction, et ce, au double sens du mot : tout y est inventé par Froissart, et cette action inventée consiste essentiellement en des jeux, tournois, joutes et réjouissances publiques.

20. *Revue des Questions Historiques*, vol. XXV, 1879, p. 173-96.

21. Société des Anciens Textes Français, Paris, Firmin-Didot, 1882.

22. *Romania*, vol. XXXVII, 1908, p. 193-208 et 491-96; vol. XXXVIII, 1909, p. 219-53.

23. *Œuvres complètes de François Villon, publiées d'après les manuscrits et les plus anciennes éditions*, Paris, Lemerre, 1882. En 1911, Longnon publie de nouveau son édition dans la collection « Classiques Français du Moyen Âge », 2^e édition, 1914, revue par Lucien Foulet et réimprimée plusieurs fois.

24. *Romania*, vol. II, 1873, p. 203-36.

25. *Étude biographique sur François Villon, d'après les documents nouveaux inédits conservés aux Archives nationales de Paris*, Paris, Menu, 1877.

26. À l'exception, peut-être, du mauvais Camel qui souffre de somnambulisme, considéré comme un mal mystérieux et honteux. Or les *Chroniques* (vol. XII, p. 89-91) présentent le frère bâtard de Gaston Phébus de Foix, Pierre de Béarn, comme souffrant de somnambulisme. Voir à ce propos Michel Zink, « Froissart et la nuit du chasseur », *Poétique*, vol. XLI, 1980, p. 60-77.

Voici les grandes lignes du roman : la fille du roi d'Écosse, Hermondine, est poursuivie par Camel de Camois. La cousine et confidente de la princesse, Floree, pour obvier au danger d'une telle poursuite, propose une immense quête afin de déterminer qui est le meilleur chevalier du monde, celui qui serait digne de devenir l'époux de l'héritière du trône d'Écosse, la belle Hermondine. Tout dans cette quête est conçu par les femmes, mais ce sont le roi d'Écosse et le roi Arthur qui proclament cette compétition et nomment 12 arbitres (appelés *diseurs* ou *eliseurs*). Les chevaliers venant de toute l'Europe gagnée à la courtoisie — c'est-à-dire de l'Europe correspondant *grosso modo* à celle que présente Froissart dans ses *Chroniques* — participent à cette entreprise. La quête commence un 14 août et va durer exactement cinq ans. L'identité de chaque chevalier n'est connue que des lecteurs, entre eux, les participants maintiennent l'incognito.

Ce plan quinquennal de recherche de la perfection chevaleresque et courtoise représente essentiellement l'histoire de *Meliador*. Le roman tel qu'il nous est parvenu est divisé en quatre grandes sections qui correspondent à quatre grands tournois : le premier près du château écossais de la Garde (v. 6595-7012), le deuxième à Tarbonne, en Cornouailles (12 659-13 262), le troisième à Snowdon (Signaudon) en Écosse (v. 15 928-16 495), le quatrième à Roxburgh en Angleterre (v. 28 970-29 593). *Meliador* remporte trois tournois, au quatrième, en l'absence de *Meliador*, Agamanor est gagnant. Cette organisation si simple du roman est pourtant compliquée par celles de différents chevaliers entre les tournois, et particulièrement, par celles qu'ils rencontrent en dehors du monde courtois, c'est-à-dire en Irlande (qui représente la région sauvage). Le roi des Irois²⁷ défend par les armes l'entrée de la chevalerie, donc de la courtoisie, dans son royaume. Mais son fils, Segramor, désire devenir chevalier arthurien. *Stricto sensu*, il ne participe pas à la quête. Secrètement, il quitte son père anti-courtois, rencontre *Meliador* qui lui conseille de se présenter à la cour d'Arthur. C'est là qu'il est adoubé par Arthur lui-même et qu'il devient amoureux de Sebille, la jeune héritière de Montmille, en Northumberland. Ses aventures (v. 24 586-28 831) se placent en dehors de la quête, au-delà de la frontière du monde courtois. Elles pourraient à la rigueur être qualifiées de « don-quichottesques ». Mais le sens de ce que nous avons appelé le *Roman de Segremor*²⁸ est difficile à apprécier, car Froissart, fidèle à la technique de

27. Froissart use sans doute de ce nom en jouant sur la signification littérale de « furieux ».

28. Voir mon *Jean Froissart and his Meliador*, p. 83-87.

l'entrelacement, l'interrompt au v. 28 826 pour y revenir plus tard. Le manuscrit du roman finit malheureusement au moment où Froissart semble prêt à présenter la conclusion des aventures de Segremor et de Seville, avant de conclure formellement son *Meliador*.

Je dis « formellement », car tout y est vraiment fini. Les arbitres et les dames sont prêts à proclamer Meliador gagnant de la quête. La proclamation par le roi, après consultation avec Hermondine, déjà amoureuse de Meliador, est vite faite. On assiste à une sorte de clôture de Jeux olympiques chevaleresques. La « médaille d'or » de Meliador est suivie d'un second prix octroyé à Agamanor. Ensuite des « médailles de bronze » sont accordées à Tangis, à Gratiien et à Dogariset. La distribution des prix reflète de nouveau le caractère européen, froissardien du roman : Meliador est un prince cornouaillais, Agamanor est normand, Tangis norrois, Gratiien italien et Dogariset (probablement²⁹) gallois. Contrairement à ce qui a lieu dans les jeux sportifs, les vrais prix suivent, toujours selon une stricte hiérarchie : Meliador épouse Hermondine, et ce faisant, devient héritier du trône d'Écosse. Le jeune couple arrange immédiatement le mariage d'Agamanor avec Phenonee, princesse de Cornouailles (et sœur de Meliador). Viennent ensuite « Trois mariages grans et haus / Des .iij. chevalier de la queste » (v. 30 435-36) : Tangis, Gratiien et Dogariset épousent trois héritières de petits États arthuriens (hiérarchie de nouveau !). Pour boucler le cycle narratif, il faut récompenser Floree, ce *spiritus movens* de la quête et du roman. C'est elle qui épouse Agravain, le véritable arthurien et le vrai participant du concours quinquennal, dont les aventures ne sont pourtant pas narrées. Ce dernier mariage représente donc une alliance de l'ancien et du nouveau, une fusion de l'invention froissardienne et de la matière arthurienne.

Cependant, Froissart sentait probablement qu'il fallait rattacher son « roman de Sagremor » au reste de *Meliador* ou, mieux, marier sa matière à celle de la Bretagne. Il n'est pas difficile de deviner quel aurait été le contenu de la partie finale du roman. Le cinquième et le plus somptueux des tournois (que Froissart a dûment annoncé aux v. 30 694-30 725) prend place à Camelot. Il est gagné par le nouvel arthurien, Sagremor. En épousant la belle Seville et en devenant le roi légitime d'Irlande (son père est mort, et un usurpateur égale-

29. Selon Longnon, qui mentionne dans l'index des noms propres (vol. III, p. 334-35) que Dogariset est le nom d'un vrai chevalier gallois. Mais aucun Dogariset n'est mentionné dans les *Chroniques*. Contrairement aux vrais toponymes qu'on retrouve partout dans *Meliador*, Froissart évite l'emploi de vrais anthroponymes dans *Meliador*.

ment anti-courtois avait été couronné au v. 26 550), il rattache cette région sauvage à la zone de la chevalerie et de la courtoisie, c'est-à-dire à la sphère d'influence d'Arthur.

Il est possible que la fin abrupte — la lacune finale du manuscrit — ait augmenté chez Longnon-critique le sentiment d'incohérence. Plutôt qu'incohérence, il faudrait dire longueur. Froissart romancier et chroniqueur³⁰ offre ainsi des descriptions passionnées, détaillées et fort volumineuses des tournois et des duels, comme un commentateur sportif décrit de nos jours le Tour de France, ou les interminables joutes du *Mundial*. L'atmosphère du roman est, en effet, surtout sportive. Il y a peu de rêvasseries et de « don-quichottisme ». Les chevaliers errants, qui inquiètent Longnon, voyagent en effet en quête d'aventure. Rien dans le terme d'« errant » ou dans celui de « quête » ne dénote l'abandon du réel. S'ils se montrent désintéressés dans la victoire, s'ils sont toujours prêts à défendre l'innocence opprimée, c'est que de telles attitudes représentent depuis toujours l'essence même de la matière romanesque que Froissart perpétue ou restaure. Ses jeunes et *frisques* chevaliers (à l'exception de Sagremor) ne rêvent point de princesses lointaines, ils travaillent fort bien pour gagner la main de la princesse dont ils font vite la connaissance tout en gardant un prétendu incognito. Comme dans les *Chroniques*, Froissart souligne les valeurs de la chevalerie « amoureuse » qui est toujours noble dans ses intentions sinon dans ses résultats. Cette prise de position foncièrement optimiste est une des caractéristiques les plus frappantes du romancier et du chroniqueur. On peut la critiquer, mais elle est un *sine qua non* de son art.

Finalement, parlons des *realia* historiques : on ne peut rattacher le nom de Meliador, le chevalier au Soleil d'Or, à la personne de Gaston Phébus, en dépit des connotations apolloniennes et solaires du nom de Phébus ; on ne peut voir derrière le nom d'Hermont d'Écosse la personne de David II (Brus) ou de Robert II (Stuart) ; même si on le pouvait, de telles « identifications » apporteraient peu au sens du roman. Mais notre roman est plein de vrai et d'identifiable. La géographie est très souvent réelle, celle d'Écosse³¹ en particulier. La géopolitique l'est aussi. L'Écosse et le pays des *Irois*, ce

30. Celui de saint Inglevert s'étend sur près de 50 pages, voir les *Chroniques*, vol. XIV, éd. Joseph Kervyn de Lettenhove, Bruxelles, Hayez, 1876, p. 105-51.

31. Celle-ci a été étudiée par A. H. Diverres dans l'article cité ci-dessus, n. 17 (voir aussi son « Jean Froissart's Journey to Scotland », *Forum for Modern Language Studies*, vol. I, 1965, p. 54-63).

sont les régions qui à l'époque de Froissart résistaient au royaume d'Édouard III d'Angleterre³².

Mais, ce qui est surtout « réel », c'est ce que de nos jours on appelle l'histoire des mentalités. Froissart présente une image, bien sûr idéalisée mais pourtant vraie, des aspirations de la classe noble, qui reculait de plus en plus devant les progrès de l'art militaire. Désormais, l'infanterie, la cavalerie légère et surtout les archers domineront de plus en plus les champs de bataille où jadis régnaient les prouesses individuelles de la cavalerie lourde. Le vrai monde des chevaliers de la fin du XIV^e siècle est en effet de plus en plus tourné vers les jeux sportifs et les joutes. Quand le monde politique est toujours désordonné, souvent cynique et traître, il est normal de vouloir préserver, ou mieux, restaurer un monde où règnent l'amour et la prouesse. Non seulement Froissart, mais la majeure partie de la littérature de cette époque, témoignent de ce désir.

Si la puissance turque pèse lourdement sur le flanc sud-est de l'Europe fatalement désunie (la défaite définitive des Serbes aura lieu à Kosovo Polje en 1389), si l'on essaie sans succès d'organiser la croisade (le désastre de Nicopolis arrivera en 1396), on songe aussi, mais de façon « réaliste » plutôt que « don-quistottesque », à de courtes et réalisables expéditions dans un pays situé en dehors de sa sphère pour y gagner honneur et gloire³³ lesquelles déboucheront, peut-être, sur un véritable succès mondain. Des expéditions, pareilles à celle que *Meliador* a entreprise en Irlande, servent surtout à maintenir la foi dans la nature foncièrement noble et bienfaitrice de la chevalerie. Donc, l'importance littéraire de *Meliador* est à chercher dans le fait que Froissart tâche d'y restaurer consciemment le vrai roman arthurien, le « vrai », jeune et innocent monde arthurien et, ce faisant, donne forme aux aspirations de toute une classe au moment d'une de ses grandes crises. *Meliador* est une « Consolation de la littérature ». Il l'est plus explicitement que le chef-d'œuvre que sont les *Chroniques*.

32. Voir A. H. Diverres, « Froissart's *Meliador* and Edward III's Policy toward Scotland », *Mélanges offerts à Rita Lejeune* [...] vol. II, Gembloux, Duculot, 1969, p. 1399-1409 et « The Irish Adventure in Froissart's *Meliador* », *Mélanges [...] offerts à Jean Frappier*, vol. I, Genève, Droz, 1970, p. 235-51.

33. Dans notre *Jean Froissart and his Meliador* (p.133-49) et dans un article paru dans une revue polonaise : « Reflets chevaleresques du Nord-Est dans l'œuvre de Jean Froissart », *Annales de Lettres et de Sciences Humaines*, Lublin, vol. XXXIV, 1986, p. 137-43, nous avons avancé une hypothèse selon laquelle les incursions en Irlande des chevaliers de *Meliador* représentent de vraies sorties guerrières de jeunes nobles occidentaux servant les chevaliers teutoniques qui luttaient contre les païens lithuaniens. De nombreux héros des *Chroniques* ont effectué de tels « stages » guerriers.